

Ecrire la guerre, écrire l'histoire

Philippe Ruiz

Les historiens occidentaux se reconnaissent héritiers de deux Grecs du Ve siècle avant notre ère, qui ont très durablement posé les bases d'écriture, de pensée et de définition de leur discipline. Hérodote a déterminé une démarche de constitution du savoir – historia, enquête – qui repose sur un exposé explicite de sources, dans leur diversité parfois contradictoire, leur éventuelle fragilité, leur discutable crédibilité. Le récit d'Hérodote manifeste, parce qu'il sort de la temporalité indéterminée ou mal déterminée des mythographies, un souci de prouver par le témoignage qui demeure constitutif de toute démarche d'historien, jusqu'à aujourd'hui.

Thucydide, reprenant ces fondamentaux méthodologiques, y ajoute, une génération plus tard dans l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, une volonté de rendre intelligibles dans leur succession des faits dont on s'est assuré de la réalité. Comprendre pourquoi Athènes, au faite de sa puissance, n'est par parvenue à gagner la guerre contre ses ennemis coalisés, c'est donner un sens au récit. L'objectif revêt une dimension personnelle, l'auteur est un général démis de son commandement après le demi-échec d'Amphipolis, mais aussi une portée universelle ; Hérodote nous livrait un récit vrai, Thucydide fait de ce récit un moyen de comprendre le monde à un moment déterminé. On est passé du *comment* au *pourquoi*.

Nous ne sommes pas sortis de ce cadre de pensée, de cette démarche d'écriture et de constitution des savoirs. Le positivisme du XIXe siècle a beaucoup travaillé sur le comment, l'Ecole des Annales a insisté sur le pourquoi ; les études marxistes ont redéfini la nature du récit pour lui donner une rationalité renouvelée ; c'était attendu pour une philosophie aussi attentive au sens – directionnel et sémantique – de l'histoire.

C'est une banalité épistémologique d'insister sur la contribution déterminante d'Hérodote et de Thucydide à nos moyens d'écriture et de pensée historiques.

Il est peut-être moins clair que les deux auteurs du premier classicisme grec ont ouvert une voie nouvelle et toujours actuelle aux

historiens avec la guerre pour objet commun ; point de départ pour Thucydide, horizon du récit et terme chronologique pour Hérodote. La guerre est le fait majeur qu'il faut connaître, lire dans la durée, interpréter. Chez Hérodote, les guerres Médiques sont une ligne de partage qui détermine les Grecs – d'abord des Ioniens d'Asie auxquels Athènes presque seule apporte son secours – dans une commune identité en regard des barbares absolus que sont les Perses. Raconter les guerres Médiques, c'est faire entrer le monde grec – aire de civilisation, communauté humaine, système de valeurs – dans un classicisme inauguré par la claire conscience d'être soi.

Pour Thucydide, la guerre voulue par Périclès est l'expression de la nature de la cité des Athéniens, produit du demi-siècle qui sépare la dernière victoire des Grecs contre les armées de Xerxès (478-479) du déclenchement des hostilités (431-430). Athènes fait la guerre parce qu'elle est une démocratie, elle la fait avec sa flotte parce qu'elle est un empire maritime. Chaque fois que ces deux caractères identitaires sont pleinement assumés, la guerre est gagnée. Quand on les oublie ou les dilue, Athènes court à sa perte. Là encore, c'est une question identitaire, bien au-delà de la géopolitique égéenne, qui rend le récit de guerre central, déterminant de la compréhension d'un récit d'histoire. Ce poids de la guerre dans les deux livres fondateurs de nos démarches d'historiens n'est peut-être pas aussi clairement perçu que les procédures épistémologiques qu'ils contribuent à fonder.

Et pourtant, nous continuons à lire l'histoire européenne au moyen d'une périodisation largement tributaire de l'idée de seuil associée à une grande conflagration militaire. La guerre de Cent Ans (et la peste, et la récession économique qui lui sont contemporaines) est de plus en plus nettement perçue par les médiévistes comme une forme pertinente de sortie du Moyen-Âge, plus crédible parce que plus structurante que les événements-phares que sont la chute de Constantinople, celle de la Grenade des Nasrides, ou l'arrivée de Colomb aux Amériques. L'Europe du Congrès de Vienne, c'est celle de la fin des guerres napoléoniennes, elles-mêmes conséquence directe de la Révolution française. Sedan, une défaite dans une guerre étrangère, puis la Commune, une bataille dans une guerre civile, fondent l'avènement de la République en France. Tous s'accordent à faire débiter le XXe siècle en 1914, au commencement d'une guerre chargée, un peu trop lourdement peut-être, de toutes les semences qui germent au « siècle des excès ».

Notre conception de ce que doit être l'ordre mondial, nos valeurs « universelles » sont enracinées dans un traumatisme fondateur dont toutes les atrocités subséquentes ne nous ont pas permis de sortir. La Seconde guerre Mondiale, au-delà de ce que toutes les guerres antérieures avaient imposé aux sociétés humaines, a produit et mis en tension pour la planète entière totalitarismes, génocide, péril atomique. Nous vivons toujours dans ce monde, sans être certains de pouvoir passer dans un autre sans subir un nouvel épisode guerrier. Il est assez révélateur que l'une des obsessions taxinomiques des journalistes contemporains soit d'identifier le lieu et le moment du déclenchement de la Troisième guerre Mondiale ; depuis le 11 septembre 2001, la chasse est ouverte. Cette structure de pensée s'est considérablement renforcée au XXe siècle. Voltaire a écrit un *Siècle de Louis XIV*, identifiant un moment à un homme, ultime réussite de la construction politique séculaire qu'est l'absolutisme. La guerre, les guerres y sont importantes mais non absolument centrales. L'accélération de l'histoire qui se manifeste dès la

fin du XVIIIe siècle et donne son visage à notre monde contemporain renforce encore le poids de la guerre dans la caractérisation du passé. Le moment marxiste n'a pas vraiment réussi à sortir de ce système de références, depuis la formule de Lénine, qui n'est peut-être pas qu'une pirouette rhétorique.

L'Occident du XXIe siècle n'a pas fini de payer ses dettes de pensée, d'identité et de mémoire aux historiens de la guerre du premier classicisme grec.